



J'ai trop peur

Texte et mise en scène David Lescot

Revue de presse

Télérama Sortir



Théâtre

J'ai trop peur

On aime beaucoup

Du 25 mars 2015 au 1 avril 2015 Théâtre de la Ville - Paris

La sixième ? Quitter l'école pour le collège ? Pour l'enfant de 10 ans et demi qui raconte son été avant ce grand saut dans l'inconnu, c'est « *l'horreur absolue, carrément l'apocalypse* » !

Impossible pour lui de penser à autre chose qu'à sa peur, rien ni personne ne peut le divertir, le rassurer : ni ses vacances à la mer, ni la bonne humeur de sa petite sœur et encore moins les conseils d'un grand de quatrième... Il y a du vécu dans cette histoire qui forcément fait écho à celle à venir ou passée du public, jeune ou moins jeune. Sur une structure modulable (on passe à vue de la classe à la plage...), trois jeunes comédiennes interprètent selon la représentation, le « moi », personnage principal, la petite sœur ou le grand Francis, chacun parlant un langage spécifique. L'alternance dans la distribution permet sur un même canevas de créer les variantes. Le texte et la mise en scène de David Lescot pétillent d'intelligence et d'humour.

Françoise Sabatier-Morel.

Distribution

Réalisateur/Metteur en Scène : **David Lescot**

Auteur : **David Lescot**

Interprète : **Suzanne Aubert** , **Elise Marie** et **Thibault Lyn**

M Blogs



COUP DE THÉÂTRE
Le spectacle vivant dans tous ses états

Le blog de Judith Sibony,
journaliste indépendante

Le théâtre pour les « jeunes » est prié d'être stylé

Le 3 avril 2015

De peur d'avoir l'air ringard, beaucoup de compagnies ont décidé d'en finir avec l'écriture. Parfois elles voudraient même en finir avec ceux qui font du théâtre d'auteurs, comme en témoigne cette blague d'un goût douteux, vers la fin des *Armoires Normandes* (dernier spectacle des Chiens de Navarre), où un acteur s'étonne que tel ou tel grand metteur en scène ne soit pas mort. « Dommage », lance-t-il, en s'en prenant tantôt à Daniel Mesguich, Stéphane Braunschweig, Philippe Adrien et quelques autres, selon les soirs.

Aux antipodes de cette « tendance » qui se croit "jeune", certains spectacles justement dédiés à la « jeunesse » apportent une pierre très précieuse à cet édifice en crise qu'on appelle l'écriture théâtrale. Infiniment plus drôles et incisifs que les super branchés Chiens de Navarre, deux spectacles pour ados et pré-ados démontrent que le renouvellement de l'art se joue non pas en montrant son derrière à ceux dont on hérite, mais en regardant droit dans les yeux ceux qui font l'avenir. *J'ai trop peur*, de David Lescot (au théâtre de la Ville jusqu'au 1^{er} avril), et *Days of Nothing*, de Fabrice Melquiot, mis en scène par Matthieu Roy. Quand on écrit pour donner la parole et se faire entendre des « jeunes », il faut faire des efforts : trouver un style, une voix, une mélodie, bref : se poser pour de bon des questions d'écriture. Dans *J'ai trop peur*, David Lescot fait parler un garçon de 10 ans, un rebelle de 14, et une fillette de 2 ans. Outre le prodigieux exercice de jeu que nous offrent, à cette occasion, trois actrices époustouflantes (Suzanne Aubert, Elise Marie et Lyn Thibault), ce spectacle témoigne d'un travail de style passionnant. Invention d'une langue à part entière pour la fillette dont le « niveau de langage », comme dit son frère, laisse à désirer. Composition quasi musicale d'une partition pour l'enfant de dix ans dont les notes favorites sont les adverbes courts (« là », « ça ») et dont la nuance préférée est, précisément, l'absence de nuance. « Tout le monde s'amuse bien, tout le monde s'amuse énormément, tout le monde est au paradis. Y'a que moi qui suis en enfer ». Même style de mélodie pour l'ado de 14 ans... avec plusieurs degrés d'exagération en plus, et quelques anglicismes d'avance sur son cadet. Le résultat est à la fois tendre, drôle, et d'une grande virtuosité, d'autant plus que les trois comédiennes qui se partagent le plateau tirent leur rôle au sort avant chaque représentation, ce qui signifie que celle à qui on pensait que le rôle de la petite soeur allait à merveille est tenue de porter aussi bien la casquette à l'envers (attribut du petit de dix ans) ou les cheveux devant les yeux (principal accessoire de l'ado de 14 ans).



Ebranler avec soin et style les codes du langage et du jeu est aussi le maître-mot de *Days of Nothing*. La pièce de Fabrice Melquiot vient d'être créée par Matthieu Roy avec deux acteurs à la hauteur : Philippe Canales, qui incarne le personnage de l'écrivain en « résidence » dans un collège de banlieue et Hélène Chevallier, qui joue d'abord le caïd brutal et génial (Maximilien), puis la petite amie (Alix) en deuil du jeune homme qui s'est, entretemps, suicidé. Dès la première scène de la pièce, entre les « gros mots » du jeune et la violence à peine contenue de l' « auteur », les répliques explosent comme un feu d'artifice où l'écrit savamment maîtrisé génère un sentiment d'oralité parfaite, un peu comme chez Koltès quand la parole la plus élaborée se met au service de la parlure la plus quotidienne. « *La Baule la Boule rien à foutre c'est les mêmes plages de merde avec des vieux qui achètent des glaces et se rendent même pas compte qu'ils meurent* », lance l'ado qui pensait pouvoir faire la leçon à l'écrivain: « *toi, la Joconde, tu crois que c'est une station balnéaire, pareil que la Boule où les gays dans ton genre vont se faire bronzer les couilles. Pareil que la Boule* »...



Il faut imaginer (et il faut aller voir) ces mots prononcés par Hélène Chevallier, actrice littéralement métamorphosée en petit ado trapu et baraqué, avec une voix de mitraillette dont la seule scansion vaut le détour. Au moment des applaudissements, le jeune public était tout déçu de ne pas revoir le drôle d'ado grossier : le fameux Maximilien. Après le spectacle, le metteur en scène Matthieu Roy avait beau expliquer que c'était bien la jeune femme, debout à ses côtés, qui avait incarné le rôle du garçon, les caïds du public ne voulaient pas l'écouter tant ils étaient séduits par ce jeune homme qui avait, il faut le croire, si bien parlé. « *Madame, vous pouvez reparler comme Maximilien s'il vous plait?* », a fini par lâcher un des collégiens présents dans le public. Ou quand le théâtre, à force de style, finit par interpeller pour de bon le réel.

J'ai trop peur, texte et mise en scène de David Lescot, au Théâtre de la Ville (café de Œillets) jusqu'au 1er avril.

Days of Nothing, de Fabrice Melquiot, mise en scène Matthieu Roy. Spectacle vu dans le cadre du festival "Immersion" au théâtre de l'Onde à Vélizy-Villacoublay. Tournée jusqu'au 12 mai à Châtellerauld les 1er et 2 avril, puis Biarritz, Orléans, Lunel, Uzès, Pantin, Aix en Provence...



"J'ai trop peur", mais non David Lescot, ça ira !



J'ai dix ans. Je sais que c'est pas vrai mais j'ai dix ans. Et nous parions nos deux mains coupées que quiconque ira voir cette semaine J'ai trop peur de David Lescot au Théâtre de la Ville en ressortira en trouvant que pour quelques jours encore, les filles c'est des cloches.

[rating=5]

[gallery ids="381526"]

"Moi" ([Suzanne Aubert](#), [Lyn Thibault](#) et Elise Marie) a dix ans et demi. Il aura onze en décembre. Ce jour là, on le retrouve bien planqué derrière son pupitre qui se ploie se déploie dans un bloc-décor très bien pensé. Pantalon trois-quart, voix de nana, casquette vissée sur le crâne, Moi n'a pas envie du tout de traverser l'été qui le sépare du primaire au collège. C'est bien connu, entrer en sixième, c'est "l'horreur". Et personne ne comprend rien, surtout pas sa petite sœur de deux ans et demi qui se défonce à l'hélium.

Tout est génial ici. Il y a cette volonté chez [Lescot](#) de faire témoigner les grandes et les petites choses. Ce même mois, il dirige aussi le spectacle [Ceux qui restent](#) sur la parole de deux enfants cachés. Ici, c'est encore une question d'enfance qui l'anime, mais cette fois partagée par tous en temps de paix si on la chance d'être né dans une famille bienveillante.

Entrer en sixième. La phrase hérissera les poils de beaucoup. Ici les comédiennes sont interchangeable, preuve de l'universalité de la galère. Il y a aussi cette mise à distance toute simple mais qui permet de supporter l'angoisse réelle des mêmes face à cette épreuve, celle de faire jouer un pré ado par une fille. Elles sont en revanche toutes les trois sur scène à tout faire : les mouettes, le "grand" de quatorze ans qui a tout vu tout compris, les enfants de la plage.

"J'ai trop peur" est l'histoire d'une mutation si rapide qu'elle est incompréhensible et insoutenable. Lescot une nouvelle fois est un ré-activateur de mémoire, et cette fois, on rit aux éclats.

Le théâtre pour la jeunesse: il a tout d'un grand!

AFP- Publié le 24/03/2015 à 14:08



David Lescot, le 19 mars 2015 © AFP/Archives - Bertrand Gauy

Le spectacle pour la jeunesse ne s'est jamais si bien porté: dans un climat morose marqué par les restrictions budgétaires, les metteurs en scène de théâtre "pour adulte" trouvent dans la création jeune public une bouffée d'air frais et une source d'inspiration.

"On a l'image d'un théâtre pour la jeunesse parent pauvre, ce n'est plus du tout vrai, des artistes qui ne sont pas spécialisés dans l'enfance s'y mettent", témoigne David Lescot. "En ce moment? la période n'est pas rose-rose pour le théâtre et c'est important de former les spectateurs de demain", ajoute-t-il.

David Lescot monte au Théâtre de la Ville, à [Paris](#), sa première pièce jeune public, "J'ai trop peur" (à partir de 7 ans), qui met en scène un gamin terrorisé par la rentrée en sixième.

Trois comédiennes époustouflantes incarnent le jeune héros de 10 ans, sa peste de petite sœur (deux ans et demi) et l'ado de 14 ans qui vient donner ses conseils pour ne pas avoir l'air d'un "TPLD" ("tu pues la défaite") le jour de la rentrée.

"Je n'avais jamais écrit pour les enfants, mais je m'y suis trouvé très bien", assure David Lescot. "Il n'y a aucune obligation d'être mièvre ou angélique: au contraire les enfants aiment bien quand ça fait un peu peur, ils comprennent très bien l'humour."

Sa méthode est la même, qu'il s'agisse d'enfants ou d'adultes: "J'écoute beaucoup, je suis très à l'affût du langage, qu'il s'agisse d'une pièce sur les musiciens du jazz, sur le monde de la finance ou sur l'entrée en sixième", dit-il.

Seule contrainte: les gros mots. "Pas à cause des enfants, ils adorent les gros mots, mais à cause des parents, qui sont des censeurs absolus!" explique-t-il.

Le Théâtre de la Ville a mis les bouchées doubles cette saison avec 230 représentations dans le cadre de l'aménagement des rythmes scolaires contre 150 la saison précédente, en plus des 144 spectacles proposés pour la jeunesse (87 en 2013/14).

Lorsque les classes ne peuvent se déplacer en raison de Vigipirate, le théâtre va dans l'école. "J'ai trop peur" a pu se transporter facilement grâce à son décor, une drôle de boîte escamotable dont les acteurs surgissent comme des diabolins. Le théâtre jeunesse "est aussi un endroit d'invention esthétique", souligne David Lescot.

24/03/2015 14:06:17 - Paris (AFP) - Par Marie-Pierre FERREY - © 2015 AFP

hottello

critiques de théâtre par véronique hotte



J'ai trop peur,

texte, conception et mise en scène de David Lescot

Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage



J'ai trop peur, texte et mise en scène de David Lescot (Heyoka Jeunesse – Actes-Sud Papiers) À partir de 7 ans

« J'ai dix ans et demi, je suis en CM2, après les grandes vacances, c'est la sixième. Et je sais, enfin j'ai entendu, enfin on m'a raconté, enfin j'imagine, enfin je me suis laissé dire, enfin tout le monde sait que...que c'est l'horreur. La sixième. L'horreur absolue. »
Moi, le personnage central et narrateur de J'ai trop peur, la pièce de David Lescot, destinée aux enfants à partir de 7 ans, n'hésite pas en tout cas à se poser des questions le concernant personnellement. Il lui faut faire prochainement le grand plongeon, pas simplement se mouiller puis se retirer, mais passer d'un seul coup – en deux mois d'été passés sur un bord de mer de Bretagne tonique -, faire le grand saut dans un vide et un abîme inexplorés, de l'école élémentaire au second degré.
Bien sûr, on en avait parlé durant la dernière année de classe primaire, en se rehaussant mais sans prendre au sérieux ce qui n'était qu'un avenir lointain encore.

Rien de mieux pour attiser la flamme de la découverte, que de dynamiser son volume de frissons – angoisse, inquiétude, désarroi –, une aventure vers un inconnu trash, une création digne de ce nom qui fait monter le niveau d'adrénaline de chacun.

Moi se remonte donc le moral à bloc à travers une rêverie de paroles qui vont à cent à l'heure, d'autant qu'on est le grand frère de Ma Petite sœur, une enfant vive à la voix acidulée, une jolie poupée bien vivante, agaçante et encombrante, loin d'être sottie malgré ses deux ans et demi ; elle s'étonne quoique rien ne semble la troubler – elle n'en pense pas moins -, à la fois petite et grande sœur de ce frère déjanté. Quant à Francis, le fils d'un ami de la mère de Moi, il sait de quoi il parle ; il a fait la guerre : il sort de sixième, il est passé par la cour de récréation avec les grands de troisième qui vous bousculent et, par la cantine, no man's land où on vole le dessert.

Si le texte de David Lescot est ludique et plaisant à loisir, s'amusant des facéties du langage des petits, comme l'expression « Mé sa pa bozoin ! de la petite sœur, la mise en scène est d'une efficacité et d'une poésie éblouissantes. Pour scénographie, la puissance sobre d'un castelet dont les panneaux claquent sèchement- une boîte en bois de pin blanc qui s'ouvre et se ferme, se déplie pour se monter en table scolaire, une boîte à outils pleine de noblesse scénique, un trésor d'inventions.

Quant aux enfants, ils sont interprétés par trois comédiennes à la verve sucrée, à l'enfance gracile et délicate attachée toujours à la silhouette et à l'esprit, toutes fébriles dans l'âme et prêtes à en découdre avec la vie, comme leur personnage.

Le spectacle est donné aux classes de CM2 des écoles voisines du Théâtre de la Ville, une petite merveille, une chance enfin dont les élèves pressentent l'importance.

Véronique Hotte , le 2 avril 2015

Théâtre de la Ville, Café des œillets, les 4,18, 24 et 28 mars, le 1er avril.

J'ai trop peur ou comment parler des peurs pré-ados avec humour

Avis aux parents d'enfants de plus de 7 ans, ce spectacle leur fait un effet bœuf ! Comment aborder les peurs de la pré-adolescence avec justesse et humour. "J'ai trop peur" revient dans le cadre de la programmation du Théâtre de la Ville hors les murs.



[© Christophe Raynaud de Lage](#)

Simplicité du sujet, simplicité du dispositif, David Lescot nous prouve qu'il suffit de toucher juste pour remporter l'adhésion du public. Son spectacle "J'ai trop peur" aborde les angoisses qui précèdent l'entrée en 6ème et résonne pertinemment en chacun de nous, même en étant un adulte largement vacciné. Quant aux enfants, il suffit d'entendre leurs réactions dans la salle pour mesurer à quel point le spectacle, qui s'adresse en priorité au jeune public, leur parle d'eux, les renvoie à des émotions qu'ils (re)connaissent. Vivre un spectacle d'enfants au milieu d'eux est toujours une expérience délicieuse et intense, tant l'imperméabilité qui existe parfois entre la scène et la salle n'a pas lieu d'être. Les rires qui fusent font intégralement partie de la représentation et leur émotion est palpable, ou plutôt audible.

Le texte de David Lescot est servi par trois comédiennes irrésistibles qui se partagent la distribution d'une représentation à l'autre pour ne pas se contenter systématiquement de la même partition. Les trois rôles de la pièce correspondent à trois tranches d'âge : la petite

enfance, incarnée par la petite sœur du héros, l'enfance au seuil de sa sortie, incarnée par le personnage central et l'adolescence incarnée par le jeune de 3ème qui intervient pour dispenser ces conseils, bienvenus mais franchement inquiétants. Ici, la parole et le monde des adultes n'a pas sa place, le metteur en scène préférant laisser parler la jeunesse. A chaque âge, sa parlure, et là-dessus David Lescot excelle. Les interventions de chacun font mouche et le langage révèle ici à quel point celui-ci est fédérateur ou vecteur d'exclusion. On traverse les doutes, les peurs, les cauchemars éveillés de ce héros touchant, rongé par le stress et son imagination fertile en fantasmes horribles.

Côté mise en scène, sobriété et ingéniosité la définissent le mieux. Les entrées et sorties des personnages se font via une structure en bois avec trappes, ce qui dynamise l'ensemble des mouvements et déplacements. Chaque univers ou paysage est bruité en direct par la ou les comédiennes qui ne sont pas en jeu à ce moment-là (le tic-tac de la montre, le cri des mouettes, le feu d'artifice...) et ce petit côté de bric et de broc donne une tonalité charmante à l'ensemble qui respire la précision, le goût du détail et le tact de David Lescot.

Par Marie Plantin

DIAPORAMA - Le Festival d'Avignon 2017, une image par jour

Didier Méreuze, le 07/07/2017 à 11h54

Chaque jour, du 4 au 25 juillet, nos envoyés spéciaux au Festival d'Avignon, Didier Méreuze et Marie Soyeux, livrent leurs coups de cœur en images.



crédit Christophe Raynaud de Lage

Qui dira les désarrois de l'écolier à l'heure du passage du primaire au secondaire, du CM2 à la 6^e ? Qui dira ses doutes, ses angoisses, ses atermoiements, le temps de vacances à Quiberon, au bord de la mer, à la veille de quitter l'univers protégé des « petits » pour celui des « grands » - « *l'apocalypse* », « *l'horreur absolue* » ! C'est le héros de *J'ai trop peur*, écrit et mis en scène par David

Lescot. Un spectacle drôle, fin, délicat, mais aussi profond et grave, à l'écriture toujours juste, dans le style comme dans le ton. Avec pour seul décor un caisson de bois qui sert de plage, de bureau d'école... Trois comédiennes en sont les interprètes virtuoses, changeant de personnages à tour de rôle, chaque soir.

La première « perle » du « off ».

la terrasse

[Théâtre - Critique](#)

Publié le 19 février 2018 - N° 263

J'ai trop peur



Théâtre de la Ville (Espace Cardin) texte et mes David Lescot

Souvenez-vous de l'entrée au collège et du cortège de peurs qui l'accompagne. Comment passer le cap ? Voilà tout l'enjeu de ce réjouissant spectacle tout public conçu par David Lescot.

On connaît David Lescot, touche-à-tout du théâtre, pour ses spectacles musicaux et la variété des sujets que son travail explore. Ce fidèle du Théâtre de la Ville a concocté en 2015 un spectacle tout public à partir de 7 ans, qui depuis ne cesse d'arpenter les routes de France, signe incontestable d'un succès durable et amplement mérité. C'était à Avignon dans la petite salle de la Manufacture et ce sera dans le studio de l'Espace Cardin qui accueille en mars deux spectacles jeune public, *J'ai trop peur* et le théâtre cinématographique de Dark Circus, *Stereoptik*. Sur scène, un cube en bois dont les volets claquent et modulent allègrement des espaces imaginaires. Nous sommes à Quiberon, en Bretagne, et Moi s'apprête à passer les pires vacances de sa vie parce qu'en septembre, il doit passer de l'école élémentaire au

collège. Sa mère croit bien faire en invitant un voisin qui a déjà passé son baptême du feu, mais, plutôt que de le rassurer, ce dernier raconte les intimidations des grands de troisième et les vols de dessert à la cantine. L'horreur redouble !

Des rôles tirés au sort

J'ai trop peur est un spectacle qui brille par sa simplicité. Simplicité de l'intrigue, de la scénographie, d'une mise en scène où les comédiennes brulent en direct les cris des mouettes et les feux d'artifice. Et d'une écriture qui discrètement donne à chacun des personnages son propre langage. Parmi eux, à mourir de rire, la petite sœur de Moi qui se shoote à l'hélium et déblatère en zozotant dans un sabir très personnel qu'on ne comprend qu'à moitié. Les trois enfants sont interprétés par des comédiennes qui, à chaque représentation, tirent au sort le rôle qu'elles vont jouer. A chaque représentation donc, des couleurs différentes apparaissent. C'est le jaune gris d'un été breton, le mauve d'une adolescence qui pointe son nez, le noir terrifiant de la plongée dans l'inconnu. C'était aussi un multicolore éblouissant, à l'instar des feux d'artifice estivaux, ce jour-là en Avignon, avec des interprètes remarquables dans la drôlerie, la précision et le rythme, qui donnaient chair à des personnages universels et attachants. Être confronté à la peur de grandir, craindre de sortir de l'enfance, reculer devant le temps qui passe, il n'est pas nécessaire d'être un enfant pour courir voir *J'ai trop peur*.

Eric Demey

J'ai trop peur de Davd Lescot **Cie Du Kairos** à la **La Manufacture**

C'est une pièce très réussie, d'une époustouflante simplicité et économie de moyens pour évoquer tout un univers avec justesse, de façon agréable et drôle, usant de trouvailles de mise en scène. Au delà du sujet de l'enfant qui passe en 6ème et à peur du monde qui s'ouvre devant lui, c'est l'histoire de la dureté du monde des adultes où il faut se battre, de la difficulté et de la peur qu'il y a à changer de condition de vie, dans un environnement inconnu, aux règles nouvelles, dont il est question. Les jeunes comédiens sont parfaits et captivants, ils incarnent excellentement leurs personnages désarmants de vérité. C'est une pièce très écrite, où tout à un sens. 50mm nous font revivre cette période de notre vie, avec ces sentiments qui nous apparaissent dérisoires maintenant, mais qu'on a bien vécu et dont l'étude et le récit font rire spontanément. C'est du point de vue de l'enfant qu'on se place. Puisque c'est lui même qui nous raconte sa peur, ses parents, sa petite soeur de 2 ans ans et demi, qui lui parle et se présente ainsi à nous, comme le fait le camarade de 14 ans, trouvé par sa mère pour le rassurer, qui raconte à son cadet de 10 ans et demi, ce qui va l'attendre, puisqu'il a déjà vécu ce que l'autre redoute (passer du cm2 à la 6ème), sans lui en épargner le côté effrayant.

Pour commencer sur scène, un plateau éclairé en jaune d'où l'enfant extrait une table, sur laquelle on croit qu'il va s'adosser, avant qu'une seconde déployée n'en fasse un vrai bureau, tandis que malin d'un regard il se rend complice avec nous de ce subterfuge. Un déploiement à tiroirs, comme le sens de cette histoire, puisque ce changement de condition redoutée, de l'état d'enfant vers celui d'adulte, peut être aussi celle de tout changement de vie. C'est d'une trappe de ce plateau à tiroirs souterrains, qu'émerge la petite soeur, dont on ne voit que dépasser la tête, un ballon aux lèvres, coiffée de couettes, qui marmonnent des choses incompréhensibles à 2 ans et demi, que comprends mieux son frère. D'un heureux caractère, entre des demandes légitimes, "d'aller voir le feu d'artifice" par exemple, elle sait aussi lui faire l'étonnante proposition "d'aller à l'école à sa place", quand il lui apprend sa terreur à y aller, et lui avoir appris que ce serait aussi son tour bientôt, après qu'elle s'en soit étonnée, puisque lui même allait à l'école : "non ce n'est pas un seul enfant par famille, qui va à l'école". Le garçon de 14 ans conseiller pour s'en sortir, chevelu, futur rocker hirsute, est tel qu'on a pu voir nos petits frères à l'époque où nous avions 10 ans, lui donne des clefs de survie, dans ce qui préfigure le monde des grands. "Si on me vole mes habits, ça voudra dire que c'est de la marque" conclut le plus jeune, qui doit se renseigner auprès de ses parents pour savoir s'ils sont "riches ou pauvres" ce qui déterminera s'il sera raquette. Le futur 6ème ne sera plus choyé, et se retrouvera insignifiant au milieu des autres tous plus grands, y compris pour les maîtres qui ne sont plus unique mais un par matière. Ce à quoi correspond aussi des changements de lieux, le début d'une certaine liberté, la fin d'un cocon, le début d'une nouvelle ère, celle des adultes. Le garçonnet passe l'été pas comme d'habitude, se mettant en dehors de ses jeux et amis habituels, qu'il trouve bébés, et ce ne sera que le dernier jour qu'il commence à regretter ces jours de vacances à la mer.

Afin d'incarner le récit dans une ambiance, outre des brouhahas de gens le jour de la rentrée attendue, la rue, les voitures évoquées, pour imiter un feu d'artifice, deux lutins en capuchon noirs de dos, lèvent les mains largement ouvertes, qu'ils montent dans l'espace l'une devant l'autre, avec des "pschits" étonnamment bien imités de salves du feu. Pour figurer l'environnement de bord de mer à Quiberon où ils passent leurs vacances, les lutins noirs à l'arrière de l'estrade scène, poussent des cris de mouettes, très évocateurs et réels. Avec une description de mer miroitante, on y est, c'est très reposant, avec la simple lumière jaune qui éclaire la scène, figurant alors maintenant, le soleil sur le sable où le jeune garçon est assis.

C'est un texte à relire, une pièce à revoir, c'est une création réussie et bénéfique, riche d'enseignement. Sur ce qu'on a été, le problème des rapports de forces, ici des "hordes de ceux de 3ème", de ceux qui rackettent les plus riches. De la manière d'appréhender l'inconnu en le préparant, ici par exemple, savoir tenir un plateau à la cantine, car on ne nous servira plus à table à l'assiette.

lundi 17 juillet 2017

<http://theatreenmots.com/festivalavignon2017/jaitroppeur.html>